

## *(Préambule)*

**J'**ai passé une partie de mon enfance dans une petite vallée d'Ardèche. Bien que n'y vivant plus, j'y suis resté attaché au point de m'en sentir originaire, comme si l'essentiel de mon être, le cœur de ma personnalité était né là-bas, à l'ombre des châtaigniers.

Ce livre est un hommage à la vallée de la Drobie. Il s'emprunte comme on s'engage sur un chemin : à chaque tournant, le ton évolue, passant sans transition d'une ambiance à l'autre, avec parfois l'impression de changer de pays, de changer de monde. Le récit vagabonde, joue à saute-mouton, passe de la description à la fiction, du roman à l'essai : je ne suis pas parvenu à faire autrement. Le lien qui unit ces textes ne tient pas dans ces pages : c'est un sentier de montagne. S'il serpente, ce n'est pas par manque d'objectif, mais c'est pour faire découvrir au promeneur ces espaces à demi cachés, sans lesquels la compréhension de l'ensemble serait impossible.

\*\*\*

En parcourant cette vallée il y a quelques années avec un ami qui y mettaient les pieds pour la première fois, je me suis rendu compte à quel point l'histoire vécue en ce lieu influait sur la nature de mon regard. Devant le même panorama, nos sensations étaient tellement différentes qu'il nous était difficile de partager. Alors que lui s'émerveillait devant la beauté des paysages, je portais sur cette vallée un regard affectif de contradictions mêlées me portant davantage à l'action qu'à la contemplation. Et je constatais aussi à quel point ma façon de voir différait de celle des gens du pays, pour qui ce lieu était d'abord le symbole de l'échec rural.

Force est de constater que l'on ne se contente pas de "voir" : ce que l'on voit se mêle à ce que l'on sait, à ce que l'on sent, formant en nous une impression étrange que l'on nomme "paysage". Ainsi, devant le même panorama, chacun découvre un paysage différent, "son" paysage. Notre action, notre vie, sont guidées par notre façon de nous représenter le monde, par la nature de notre regard. Si on ne prend pas la peine d'en parler, chacun reste avec "sa" vision et tout partage est comme faussé. C'est pourquoi j'ai tenté ici de décortiquer ce regard instruit et sensible que je porte sur cette vallée sauvage. Cette façon de voir n'est pas venue d'elle-même : elle est pour partie liée à ce que j'ai vécu, pour partie construite par ce que j'ai entendu ou ce que j'ai compris. Elle est un mélange de choses vraiment intimes, liées à l'enfance, et de réflexions plus collectives. Elle n'est pas figée, elle évolue, fait son chemin, un chemin de conscience qu'il me semble important de partager.

Car de ce regard découle une façon d'agir, une manière de se projeter dans l'espace physique. Cette vallée, au-delà de sa grande beauté souffre précisément de cela : comme de nombreux territoires ruraux ayant subi l'exode rural,

elle meurt de la difficulté des hommes qui y vivent à se recomposer un regard optimiste leur permettant d'imaginer un avenir réaliste.

En proposant ce paysage ré-inventé, j'espère ouvrir un avenir autre, pour cette vallée comme pour d'autres qui lui ressemblent. Ce nouveau regard mérite d'être discuté, enrichi.

Ce livre est un début,...

... le départ d'un sentier sur lequel j'invite le  
lecteur à faire ses premiers pas,...

... vers une vision consciente  
de son espace de vie...





## *(invitation)*

**D**ans un étrange pays, un jour d'errance, j'ai rencontré un homme. Il se tenait sur le sommet d'une colline, à mi-chemin entre la terre et le ciel, et s'affairait autour d'une grosse roche ronde.

Certains disent que les rencontres sont le fruit du hasard. Je ne peux me résoudre à cette hypothèse. Quand j'étais enfant, j'adorais les contes de fées. Dans ces histoires, chaque événement vient à point, découlant du précédent avec logique pour suivre un ordre symbolique qui semble défini au préalable. Peut-être que les coïncidences ne sont finalement qu'une façon un peu exceptionnelle de donner un sens à un enchaînement de faits anodins. De même que les contes de fées ne sont peut-être qu'une façon particulière de raconter les histoires. La magie découle avant tout de la parole des hommes.

L'homme que j'ai rencontré n'avait probablement rien d'extraordinaire. Et pourtant, il pratiquait un métier oublié de notre civilisation. Ce métier reste difficile à expliquer, car notre langue moderne n'a pas gardé de mot pour le définir. Et c'est sans doute davantage le signe de son passage dans la clandestinité que de son oubli complet. L'homme sur la colline l'exerçait ouvertement, avec cette forme d'intuition qui donne l'impression de ne pas forcer. Dans son coin, il œuvrait avec humilité et tissait les fils essentiels qui relient les êtres.

La première fois que je l'aperçus, cet homme- là plantait des pierres...



*(rencontre)*

## Au gros rocher

**Le marcheur :** Qu'est-ce que vous faites ?

**L'homme :** Vous voyez bien : je plante des pierres.  
Vous venez de la ville, n'est-ce pas ?

**Le marcheur :** Oui. D'une grande ville... Vous travaillez ?...

**L'homme :** Non, je réfléchis.

**Le marcheur :** À quoi ?

**L'homme :** À votre première question.

J'avais quitté la ville quelques jours plus tôt pour échapper à cette effervescence qui nous agite souvent

malgré nous. La vie m'apparaissait alors comme une bande en défilement rapide et je n'éprouvais qu'une envie : appuyer sur la touche "pause".

Histoire de changer d'air, j'avais donc décidé de m'éloigner. J'avais fait mon sac sans objectif, avec l'envie de marcher et de profiter des journées d'automne. J'étais monté dans le premier train de nuit, un billet pour le terminus en poche. Je m'étais endormi tout habillé sur une couchette, me laissant bercer par la musique des rails. Je n'avais pas pris de montre, laissant au cahot du train le choix de mon réveil et de ma destination. J'avais décidé de me perdre.

Me perdre, non pas dans le dessein de ressentir cette inquiétude enfantine devant l'incertitude du retour à la maison ; me perdre simplement dans l'espoir d'échapper aux habitudes, de faire le vide en moi, d'y dégager de la place. Me perdre pour effacer mes repères et, du coup, me rendre disponible. Je ne fuyais pas la ville, toute ma vie s'y tenait. Je la quittais avec l'objectif paradoxal de l'oublier quelque temps et de trouver ailleurs ce qu'elle ne parvenait pas à m'apporter. Justement, une certaine disponibilité...

Après de longs jours de marche sur des hauts plateaux, j'avais finalement atteint l'extrémité sud du massif. J'avais engagé ma descente dans l'enchevêtrement du piémont, en suivant les lignes de crête qui s'abaissent progressivement. Succédant à la monotonie du plateau, cette descente avait été un vrai régal. De chaque côté, les pentes abruptes ouvraient sur des vallées encaissées, espaces autonomes où l'on pouvait distinguer des habitations. J'avais couru dans les hautes herbes et les genêts, me laissant prendre par la pente, jouant avec le vent au milieu d'un troupeau de moutons qui prenait le large côté est, profitant des premiers rayons. Cette cavalcade en équilibre entre deux vallées m'avait rendu léger.

Les crêtes étaient toutes dégagées, comme balayées par le vent. De gros blocs de granit, disposés de façon chaotique, peuplaient ce paysage. La masse des arbres ne se retrouvait que plus bas sur les versants, couvrant le fond des vallées d'un tapis encore vert.

C'est ainsi que j'étais arrivé en un lieu où la crête que je suivais se séparait en deux, délimitant face à moi une vallée nouvelle qui m'était jusqu'ici dissimulée. En ce lieu, à la convergence des crêtes, j'avais découvert un étrange entassement de pierres. Il ne s'agissait pas de blocs de granit mais de pierres plates, ces lauzes de schiste dont on se sert dans certaines régions pour couvrir les maisons. Trois rangées de lauzes plantées en terre et disposées en cercles concentriques entouraient un empilement élancé. Cet empilement, haut de presque trois mètres, formait une colonne dont le sommet, dangereusement incliné, menaçait de tomber.

À plusieurs reprises, je fis le tour de cette installation bizarre, appréciant les jeux d'ombre dans l'empilement des lauzes. De cet endroit, on dominait la petite vallée en contrebas. Sur un contrefort, à mi-pente, je distinguais une chapelle isolée. Le contrefort se poursuivait en une montagne allongée, formant comme une dent de peigne par rapport à la crête principale sur laquelle je me trouvais. Cette montagne, s'étirant d'est en ouest en une succession de petits sommets arrondis, séparait deux vallées profondes où se trouvait un chapelet de hameaux.

En arrivant à proximité de la chapelle, petit édifice en pierre, j'avais découvert une nouvelle installation. Il s'agissait d'un étonnant champ de lauzes : les pierres, plantées en terre dans un tapis de bruyère formaient des alignements. Je ne pus m'empêcher de comparer cela à un Carnac pour lilliputien. Pourtant, l'effet produit avait un certain charme et je déambulais surpris entre les pierres. Me retournant sur le chemin parcouru, je pus apercevoir le premier empilement : il se découpait clairement sur le bleu

du ciel, marquant de sa silhouette frêle l'aboutissement de la vallée. Je m'asseyais à l'ombre de la chapelle pour manger un morceau, observant avec intrigue ces différents objets. M'extasiant intérieurement sur la beauté sauvage de ce lieu, je décidais d'y passer le reste de la journée et de ne poursuivre mon chemin qu'au petit matin.

J'avais repris ma route de très bon matin, empruntant un sentier qui courrait en bordure de crête. De loin en loin, un petit empilement de lauzes d'environ un mètre de haut balisait le chemin, m'accompagnant dans cette progression. Je passais ainsi trois ou quatre petits sommets, alternant avec des cols à peine sensibles, le tout s'abaissant très progressivement. Ainsi, lentement, l'espace se resserrait, limitant maintenant mon panorama aux deux vallées latérales et à celle, plus large et perpendiculaire que je distinguais devant moi. Ces vallées, fortement encaissées, semblaient avoir à peine quelques centaines de mètres de large. Sur ma gauche, le versant sud était couvert de châtaigniers. Plus bas, je retrouvais les hameaux aperçus la veille : leurs toitures panachées de tuiles et de lauzes émergeaient de la végétation. Et c'est ainsi que j'avais abouti en bout de crête, sur le dernier sommet, devant cet homme étrange qui plantait des pierres.

Après des jours de marche, j'avais pris le rythme de la nature : j'avançais aussi silencieusement que possible et m'arrêtais au moindre bruit pour ne pas effrayer les animaux. C'est ainsi que j'avais aperçu plusieurs chevreuils et quelques hardes de sangliers. Certains animaux s'étaient laissé observer durant de longues minutes avant de s'enfuir lorsqu'un vent contraire leur apportait mon odeur. En arrivant près de cet homme, j'eus la même réaction. J'avisais un muret de pierres sèches et

m'y asseyais, attendant que l'homme prenne conscience de ma présence.

Il poursuivait son travail, à quelques pas de moi, dans cet air frais du matin qui vibre au contact des premiers rayons de soleil. S'activant, il manipulait de lourdes pierres plates. Je pensais alors à ces pierres plantées, installations étranges rencontrées la veille sur mon chemin. Posant mon sac, j'observais ses gestes : il était entrain de creuser un long sillon circulaire dans lequel certaines pierres avaient déjà pris place. Il fouillait le sol avec une bêche et son attention était focalisée sur son travail. Il portait un pantalon de toile bleue et une chemise légère. Je m'arrêtais à la limite de cette clairière.

L'homme ne portait aucune attention à ma présence et je ressentais ce je-ne-sais-quoi d'excitant que donne la position de voyeur.

Que faisait-il ?

De toutes les personnes rencontrées sur mon chemin, celui-ci semblait s'accorder différemment avec l'alentour. J'avais vu des agriculteurs labourant leurs champs, assis sur un tracteur, la terre fumant après eux. J'avais vu des enfants courant après un chien dans les rues d'un hameau, quelques marcheurs, pieux randonneurs accompagnés d'un prêtre sur un improbable chemin de Compostelle, ou encore cet homme seul, marchant avec son ânesse d'un vallon à l'autre, parlant à peine le Français. Dans les villages traversés, j'avais croisé d'autres hommes, vaquant à leurs occupations, épiciers endormis sur leur comptoir, cafetiers affairés à servir leurs clients, vieilles personnes assises sur un banc de pierre ou regardant par la fenêtre cet étranger qui passe. J'avais vu des chasseurs, fusil à l'épaule criant contre leurs chiens, des cueilleurs de myrtilles et des ramasseurs de champignons, quelques bergers appuyés sur leur bâton, figures hiératiques et imperturbables, leurs moutons paissant tout autour dans un ballet océanique. De tous les hommes rencontrés sur mon